

LOUIS JOOS : OMBRES ET LUMIÈRE

Le Centre André François a présenté, de mai à septembre 2013, une exposition des œuvres de Louis Joos, *Ombres et lumière*, où furent mis en valeur ses deux visages, celui du dessinateur de l'ombre, noir, marginal et douloureux, et celui du peintre lumineux, aux pages débordantes de tendresse et de foi dans les potentialités de l'enfance.

PAR JANINE KOTWICA*

Pour l'occasion, l'illustrateur est venu de Belgique rencontrer son public isarien, lui communiquant sa passion pour le jazz par ses paroles enthousiastes et aussi par le récital de piano qu'il a alors donné. Sa sincérité, la profondeur de ses réflexions, sa modestie, sa sensibilité, son humour teinté de mélancolie, la tension de son jeu musical, ont suscité une grande émotion qui a conforté l'admiration provoquée par la beauté fulgurante de ses œuvres.

Janine Kotwica: Votre œuvre est profondément enracinée dans la musique qui a baigné votre enfance...

Louis Joos : Mon père était professeur de piano et d'écriture musicale. J'avais dix ans à sa mort, et lui soixante-dix. Il était plongé dans le XIX^e siècle. Mon histoire familiale est assez triste. C'est pour cela que j'ai recherché des gens qui pensent de manière nouvelle. Par défense. C'est ainsi que j'ai réagi à la mort précoce de mon père. Ma mère avait été son élève. Elle était beaucoup plus jeune que lui. Cela créait une situation un peu spéciale.

C'est lui qui vous a initié à la musique?

J'ai suivi ses leçons pendant deux ans, puis mon père a disparu. J'ai fréquenté des écoles de musique, mais j'étais très mauvais élève. J'ai mal réagi aux méthodes utilisées alors. Tout ce qui me rappelait le passé, je le rejetais. Mais, vers l'âge de quinze ans, j'ai commencé à nourrir une passion pour le jazz, j'ai trouvé une musique qui n'était pas conformiste, qui était la musique d'un groupe humain asservi. C'est quelque chose qui me sidérait, comment les Afro-américains, opprimés, pouvaient inventer une musique d'une telle énergie. Et ma passion est intacte aujourd'hui.

L'histoire du piano qu'il vous a légué et qui trône dans votre atelier, vous la racontez dans *Un piano*, très beau livre paru chez Futuropolis.

*Agrégée de lettres et critique spécialisée dans l'illustration, Janine Kotwica fut chargée de cours à l'Université de Picardie, a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des formations aux métiers du livre dans plusieurs pays francophones. Elle est actuellement directrice artistique du Centre André François qu'elle a créé.

Mon père, qui était musicien sur les paquebots transatlantiques de la Red Star Line, est allé trois fois à New York et Philadelphie. Ce sont des souvenirs qu'il m'a légués. D'où ce livre, un roman graphique, une BD mais pas avec tous les codes conventionnels de la BD.

J'ai beaucoup aimé le passage où vous évoquez la façon dont votre père vous racontait des histoires de loups...

Quand j'étais tout petit enfant, on me parlait du loup pour me faire peur. Du fait que mon père ait eu un passé mouvementé (je suis issu de son quatrième mariage!), le loup sympathique m'a semblé une image emblématique de mon père. Carl Norac s'en souviendra dans *Un loup dans la nuit bleue*.

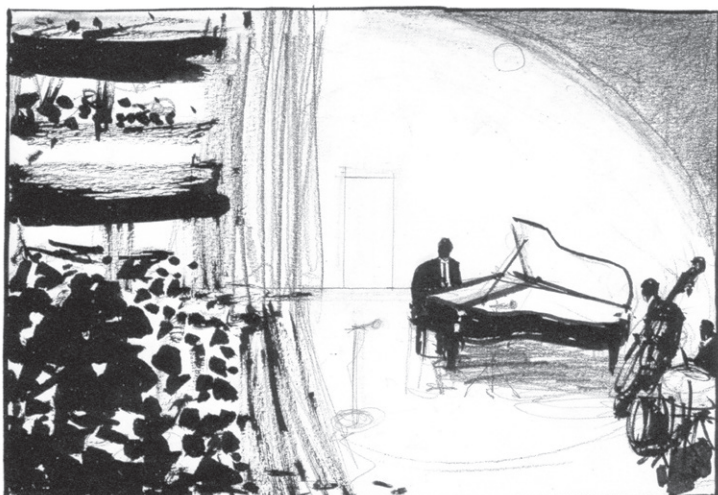
D'où, quand vous êtes allé à New York, cette magnifique image, publiée dans *Un piano*, de l'ombre du loup qui plane sur la ville?

Ce sont des images inventées : je n'ai jamais mis les pieds à New York ! Mais c'est plus que vrai... J'ai mélangé la vérité et la fiction. Je ne voulais pas faire un rapport familial mais un récit affectif. C'est très, très compliqué. Ces longues sagas familiales... Ces tiroirs qu'on ouvre et qu'on referme... Oh là là ! Non, non...

Et il y a aussi le fait que les musiciens que j'aime ont habité New York. C'est un fantasme. Si j'allais à New York maintenant, je ne retrouverais plus ce fantasme. Ainsi, j'ai vu des photos ou des vidéos de Birdland, cette fameuse boîte où jouait Charlie Parker : elle n'existe plus comme je l'ai en tête.

L'Afrique rêvée, je la dessine aussi. Les scènes de *L'espoir pélican*, c'est National Geographic Magazine et mon imagination ! Je n'ai pas pris l'avion pour Ouagadougou pour vérifier si les palmiers sont comme ça, ou si les femmes portent des boubous, ou quels légumes on trouve sur les marchés... Faire ça, non. Le fantasme, oui. Mon imagination... Dans «imagination», il y a le mot «image». Mon imagination a été fabriquée par des images. Je collectionne les livres. J'y retrouve mes fantasmes. J'ai des milliers de livres comme ça. Où il y a quelque chose qui m'accroche, que j'aime, dont le côté graphique m'interpelle. Ça correspond à un monde de fantasmes graphiques...

ILLUSTRATION DE LOUIS JOSÉ POUR UN PIANO, FUTUROPOLIS



PHOTOGRAPHIE DE JANINE KOTWICA



Vous avez réalisé, à vos débuts, de nombreux documentaires dont vous n'aimez pas parler.

En sortant de l'Académie, il fallait trouver un travail. Et j'ai œuvré pour un éditeur didactique qui apprend aux lecteurs ce qu'est le fer ou le coton. Rien que des choses passionnantes ! Et cela pendant douze ans. A la fin de cette période, j'ai commencé à collaborer avec *Aménophis*, une revue surréaliste, pataphysicienne, j'y ai fait mes dessins de prédilection, en noir et blanc. Et j'ai pu enfin plonger dans ce que j'aime. J'ai fait un dessin pour cette revue dans une thématique surprenante : les champignons ! Puis j'en ai tiré un récit de quarante-quatre pages. J'ai proposé cette histoire, *Le Colaxa*, à divers éditeurs. Futuropolis l'a prise.

Le spleen embrume tous vos livres.

Les aventures gaies, il y a des spécialistes pour ça. Je ne dis pas que je sois le spécialiste des aventures tristes mais c'est mon point de vue. Et j'y mets la distance de l'ironie. Je crois que, souvent, on crée des histoires qui font écran devant le spleen. Et moi, je ne suis pas pour faire rêver.

Vous choisissez souvent des lieux habités par la désespérance. Un milieu minier où tous les puits ferment. L'ancienne Europe de l'Est, avec un cirque bizarre et nostalgique...

Je ne trouve pas que parler du désespoir, c'est être désespéré. J'ai connu des périodes très difficiles où je ne pouvais pas en parler. C'étaient les moments les plus durs. Quand j'écoute du jazz, Charlie Parker, Thelonious Monk, John Coltrane, ce sont des œuvres très tristes et très vivantes. C'est toute la vie, avec ses plus et ses moins. Je tiens à garder cette identité. Il y a l'envers du décor, comme l'histoire du clown de *Mood Indigo* (Points image). Je ressens cela très fort chez les musiciens. J'aime ceux qui se promènent sur l'arête. Il y a le précipice, et ils sont là, en équilibre instable.

Vous êtes en sympathie avec leur musique, mais aussi avec leur désespoir, leur besoin de drogue ou d'alcool.

Il ne faut pas oublier que le blues, c'est toujours des chansons d'humour désespéré. Il y a des paroles comme «My Baby est partie dans une autre ville, elle est partie avec un autre». Cette tristesse en rigolant... J'ai eu la chance de voir Mingus et

Thelonious Monk, et je ne m'en remets pas, tout simplement. J'ai essayé de faire passer ce que j'ai ressenti en les écoutant et en les réécoutant encore maintenant. On me dit souvent : «Tu es spécialiste en jazz». Non, je suis spécialiste en dessin. C'est le dessin qui m'intéresse. Mais j'y fais passer ce que j'aime.

Vous avez, à chaque titre de votre œuvre pour adultes, des approches différentes du personnage et une technique narrative et artistique adaptée.

C'est parce que chaque musicien a sa personnalité. Je lis beaucoup de revues spécialisées, je collectionne les livres de jazz, les livres de photos de jazz, les disques, évidemment, et j'essaie de trouver l'angle qui correspond le mieux à l'artiste. J'aime faire des choses très différentes, adaptées à une atmosphère, à un climat, avec des techniques variées. Cela m'amuse d'avoir une table couverte de pastels, de couleurs à l'huile, d'aquarelles, d'encres et crayons, et d'y aller avec délectation et passion.

Les livres d'enfants, ce n'était pas votre vocation première. C'est parce que vous avez été, si j'ose dire, entrepris par Rascal, que vous avez fait *Escapes : carnet de croquis*. Rascal m'a raconté comment il avait réussi à vous séduire...

Comme j'avais fait du didactique pendant douze ans, il ne fallait plus me parler de livres pour enfants. Un jour, Rascal m'a demandé si je pouvais faire une image pour un calendrier. Je lui ai fait cette image et c'est ainsi qu'est née notre amitié. Il m'a raconté qu'il écrivait des textes pour les éditions Pastel. Je lui ai répondu par un «niet», définitif. Il est revenu à la charge et m'a fait rencontrer Christiane Germain, la première directrice de Pastel. J'ai commencé à faiblir, et on a cherché un thème. Il voulait quelque chose de marin, alors j'ai sorti une liste de passagers de la Red Star Line retrouvée dans les papiers de mon père. Tout est parti de ce document. Il a imaginé un dessinateur engagé par la compagnie maritime. J'ai acheté des carnets et fait plein de croquis. La salle de bal, et la salle des machines avec le charbon. Nous avons tricoté l'histoire ensemble, et c'est devenu le Titanic. Pour adoucir la scène finale, Rascal a eu l'idée de la métaphore du cachalot. J'ai tapé sur une vieille machine le texte brutal du SOS. Et nous avons gardé la forme du carnet de croquis. Les textes manuscrits sont de l'écriture de Rascal, très lisible et en même temps très graphique. On a choisi parmi mes



nombreux dessins et fait la mise en page. La maquette a été un gros travail. Ce n'était pas encore l'ère du numérique !

L'osmose avec Rascal va donner cinq magnifiques livres dont *Le voyage d'Oregon*: encore le thème du voyage, mais dans l'Amérique des grands espaces, et une atmosphère très cinématographique à la *Paris, Texas*.

Là aussi, nous avons bricolé ensemble. L'idée de partir d'un cirque est de Rascal.

On retrouve les thèmes de vos livres pour adultes: la quête de soi, l'errance, la négritude.

Tous les protagonistes de ce livre sont des marginaux. Je suis moi-même un marginal.

***Eva ou le pays des fleurs* a suscité beaucoup de polémiques à cause de ses ambiguïtés et de la prostitution infantine qui y apparaît en filigrane...**

L'idée de la prostitution infantine, je n'y avais pas pensé en réalisant les images. Cette interprétation m'a semblé bizarre. Exploitation, mais pas prostitution.

Vous alliez la rigueur de la composition du mobilier urbain à la poésie des lumières, des fumées. Un livre étonnant de beauté. Avec *Rascal*, les transports sont omniprésents: bateaux, trains, métro, et surtout camions. Ainsi dans *Marilyn rouge*, beaucoup plus paisible, avec l'appel de l'ailleurs, une Espagne mythique, et la chaleur de l'affection qui relie l'adulte à l'enfant.

Moi, je le ressens comme un huis-clos... Le rouge ne s'est pas imposé d'emblée pour la double page avec l'effigie du taureau. Je suis passé par toutes les couleurs. J'avais d'abord envisagé un ciel jaune, avant d'opter pour ce ciel d'orage rouge.

C'est un papa... raconte une chaleureuse scène de vie familiale recomposée.

Cette fois, Rascal m'a confié un texte qu'il avait écrit entièrement d'avance. Pour moi, cela a été une expérience de plus.

Votre deuxième grande collaboration dans le livre de jeunesse est avec Carl Norac.

Le premier album que j'ai fait avec lui, c'est *Nemo et le volcan*, Pomme d'or à Bratislava. Carl revenait d'Indonésie où il avait

vu un volcan en éruption. La collaboration est différente avec lui. Il écrit le texte et me le propose terminé. Mais nous parlons beaucoup en amont. J'ai beaucoup aimé la façon dont il m'a raconté l'éruption et ses signes avant-coureurs. Son récit verbal est très imagé. J'ai fait des carnets d'après nos conversations, et il m'a prêté aussi beaucoup de photos de ses voyages.

Les héros de Carl Norac sont toujours des enfants. Ses albums sont des voyages initiatiques où les personnages partent en quête d'eux-mêmes et doivent se dépasser.

Oui, c'est vrai dans tous nos livres communs. L'enfant réussit par sa bravoure et par la magie.

La magie fait-elle partie de votre univers ?

Elle est présente aussi dans le jazz, dans le blues. A La Nouvelle-Orléans, sur les bords du Mississippi, il y a le vaudou, des rites ancestraux qui alimentent les musiciens. Tous les habitants en ont besoin pour résister à pas mal de choses. La fillette de *L'espoir pélican* fait ce que lui a demandé le marabout: un voyage très dangereux au bout duquel elle a un geste dérisoire.

Et le livre se clôt sur un mystère car le lecteur ne sait pas si la mère est sauvée. La quête, le dépassement de soi, se suffiraient à eux-mêmes.

J'avais imaginé terminer par une belle image, insolite et troublante de pélican tout blanc qui dominerait ces paysages. Ce n'était pas le bon choix, la scène finale est bien meilleure.

Plusieurs des histoires de Norac se déroulent dans des paysages polaires.

Carl, lui, est un grand voyageur et il est allé dans toutes les contrées de ses albums.

***Angakkeq: la légende de l'oiseau-homme* est encore une histoire mythologique, avec ce personnage hybride légendaire, adjuvant dans la quête du héros. La fillette africaine voulait sauver sa mère. Ici, le jeune garçon veut sauver son père.**

C'est le seul livre dont j'ai vu le personnage, dans un des seuls voyages que j'ai réellement faits, au Musée de la vie amérindienne d'Ottawa, qui exposait des masques d'homme-oiseau. Le personnage perdu, seul, dans l'immensité du monde, doit trouver des réponses en lui-même. Mais la solitude, ce n'est pas triste du tout. J'aime la solitude...



ILLUSTRATION DE LOUIS JOOS POUR ANGAKKED : LA LÉGENDE DE L'OISEAU-HOMME. PASTEL



ILLUSTRATION DE LOUIS JOOS POUR LE SOURIRE DE KIAWAK. PASTEL

Livres polaires encore, *Le sourire de Kiawak*, avec de magnifiques portraits d'enfants, et *Le rêve de l'ours* où domine un autre de vos thèmes de prédilection: l'opposition de l'ombre et de la lumière, des mondes anciens et du monde moderne... Les scènes nocturnes sont superbes. Et des ours comme héros: il y a beaucoup d'ours dans vos livres!

Ce sont des animaux dangereux dans la nature, mais très gentils en dessin!

Vous avez étonné Carl Norac par la justesse des paysages et des types humains qu'il avait croisés, les similitudes entre vos illustrations et les œuvres d'artistes qui ont représenté ces contrées sur le motif...

...que je ne connaissais pas. Ce sont des rencontres. Lorsque je découvre une histoire à illustrer, que je l'entende raconter ou que je la lise, il y a une ambiance qui se dégage. Si elle ne se dégage pas, alors je ne fais pas le livre.

Les portraits humains de *Mère Magie* sont saisissants dans leur violence...

J'ai pensé que pour cette aventure qui se déroule durant la pré-histoire, il fallait des visages forts. J'ai mélangé les techniques pour figurer les matières. C'est le monde rude de la peau de bête et du minéral.

Beau comme au cinéma est baigné de lumière et de la force de l'imaginaire; et le héros est seul, encore, mais «chez les hommes».

C'est un monde humain, mais c'est aussi le monde du cinéma, du récit, des idées mentales et graphiques. Au cinéma, j'aime bien Cassavetes, Fellini, Bergman... Les films en noir et blanc, j'adore. Il y a un film de Haneke, *Le ruban blanc*, qui se passe juste avant la guerre de 1914. Un film terrible, très noir, très dur, extraordinaire. Voilà le genre d'ambiance que j'aime, et aussi la pleine lumière. J'aime les images très contrastées. Je trouve ça très excitant à travailler. Comme au cinéma, j'essaie de varier les plans, de ne pas toujours présenter les personnages en entier. Parfois un grand angle, parfois un plan très serré.

Le dernier voyage de Saint-Exupéry vous a introduit dans une collection de grands textes littéraires illustrés.

Le directeur de la Renaissance du Livre m'a donné rendez-vous dans un lieu très chic, à Bruxelles, un hôtel-restaurant. Il m'a

dit: «Voilà, j'ai une idée (il était très seigneur): vous allez illustrer Baudelaire, *Les fleurs du mal*, c'est vénéneux». Tentant! Mon amie, très littéraire, m'a dit cette chose qui a déclenché chez moi l'envie de passer à l'acte: «Baudelaire ne fait pas de la poésie. Il fait du Baudelaire.»

Quatre livres où les images, sensuelles cependant, flirtent avec l'abstraction.

Je trouve que Verlaine, Baudelaire, Artaud, Queneau, on ne peut pas dessiner ce qu'ils disent dans leurs poèmes. Je ne vais pas peindre «Le ciel [...] par-dessus le toit/Si bleu, si calme!»...

Pour Artaud, vous avez ressenti sa douleur, sa folie...

Et l'enfermement. Je le connaissais très peu. J'avais un livre sur Artaud avec quelques extraits de ses écrits et des commentaires. J'avais aussi une photo de lui, très marqué, extraordinaire, qui était dans ma documentation depuis vingt ans. Quand j'ai eu la demande de faire ce livre, j'ai ressorti ces documents, j'ai lu Artaud et beaucoup d'articles sur Artaud lui-même qui, quelle que soit sa folie, est un écrivain énorme, d'une grande intelligence. Et sans les remparts de la morale. Gide est un grand écrivain, mais il y a toujours la morale qui l'entoure. Artaud, non... Rien. Et c'est ce que j'ai voulu illustrer.

Dans plusieurs de vos livres, il y a des scènes de cirque. Que représente ce monde circassien pour vous?

Travailler dans un cirque est un métier exigeant. Le public n' imagine pas le labeur pour arriver à la perfection des gestes, au rythme du spectacle le plus varié, sur une piste de treize mètres cinquante de diamètre. Le monde du divertissement se doit de fonctionner sans faille et de s'isoler du monde quotidien. Les artistes de cirque provoquent la joie, l'hilarité, le suspense, la féerie avec la plus grande facilité apparente. Le clown nous fait éclater de rire, entre en scène pour nous distraire des petits incidents qui peuvent survenir au cours du spectacle.

Ah! La musique et l'odeur du cirque!

Les albums jeunesse de Louis Joos sont édités chez Pastel.

L'intégralité de cette interview sera prochainement publiée dans le Magazine en ligne de Ricochet.

www.ricochet-jeunes.org